L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 15 FEVRIER 1884. 57me Année.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI 15 FEVRIER.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per tours.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTE DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres —bottes, souliers et brodequins.

Les paroisses de la Louisiane à l'Exposition.

En dépit de sa grande et vieille renommée, la Louisiane est un pays à peu près inconnu. On ignore, au dehors, ses ressources innombrables et presqu'inépuisables.

Dernièrement, nous avons cru devoir, donner un tableau court, précis, mais aussi exact que possible de ses produits, de ses richesses, et, pour y parvenir, nous n'avons trouvé rien de mieux à faire que de procéder, paroisse par paroisse, de tracer, rapidement, une esquisse des ressources de chacune d'elles. La preuve que nous avions raison d'en agir de la sorte, c'est que, quand le gouverneur McEnery s'est occupé de la part que doit, naturellement, forcément prendre notre Etat à la Grande Exposition qui va s'ouvrir, au mois de décembre prochain, à la Nouvelle-Orléans, il s'est cru obligé d'adopter le même système ; il s'est adressé aux jurés de police de nos différentes paroisses ; il a demandé à chacun d'eux de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire une collection exacte, complète, de tous ses produits, de toutes ses ressources, pour en opérer le transport sur les terrains de l'Exposition, pour en préparer, sur l'espace qui lui sera réservé, une exhibition à part, convenable et méthodique.

On ne pouvait mieux penser ni mieux faire; on ne pouvait agir ni plus à propos ni plus à temps. Nous ne saurions assez le féliciter et le remercier de cette utile et patriotique démarche.

Nous disions, tout à l'heure, que l'on ignorait, au loin, nos ressources. Rien d'étonnant à cela ; beaucoup d'entre nous ne les connaissent même pas. Nous avons peu d'articles manufacturés à offrir à la curiosité du public, et la faute en est à nous, qui n'avons, ni su, ni voulu exploiter nos matières premières. Mais que de richesses agricoles, quelle variété de cultures, quelle diversité de produits du sol ! On se trompe rait grossièrement, si l'on croyait ne trouver dans nos campagnes que du sucre et du coton. On oublie notre tabac Périque, de la paroisse St Jacques, le plus renommé—peut-être, qu'il y ait au monde, qui laisse bien loin derrière lui, ceux de la Virginie, du Maryland, du Connecticut ; on oublie nos blés de la paroisse Union, qui n'ont pas à redouter la comparaison avec ceux de l'Ouest ; on oublie les riz de la paroisse Terrebonne, mieux cotés sur le marché que ceux de la Caroline du Sud ; on oublie nos oranges, nos bananes de la paroisse Plaquemines, qui rappellent, les unes, les produits de la Floride, les autres, ceux des Antilles et des Caraïbes ; on oublie les vastes et magnifiques prairies des Attakapas, de Calcasieu, de St Landry, aussi riches que celles du Texas et produisant d'aussi beaux bestiaux ; les fruits savoureux, les légumes de toutes sortes qui se récoltent, en abondance, sur presque toute l'étendue de l'Etat ; ses immenses forêts de cyprès, de chênes, de pins, de gommiers et de bien d'autres essences d'arbres, d'un excellent rapport, et d'une utilité inappréciable dans l'industrie du bâtiment, aussi bien que dans celle des constructions maritimes ; ses salines, ses mines de soufre, et une foule de produits précieux qui s'y trouvent à la surface du sol ou au fond des entrailles de la terre—de sorte, que l'homme du Nord et du midi, de l'Occident et de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie, et, en particulier, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien, le Français, l'Espagnol, en mettant le pied sur telle ou telle partie de son territoire, croient se retrouver dans la mère-patrie, au milieu des productions naturelles du village qui leur a donné le jour.

C'est donc une grande et féconde pensée qu'a eue le Gouverneur, de faire appel à tous les jurés de police, de demander, à toutes nos paroisses, de figurer à l'Exposition. Chacune d'elle, en effet, doit y avoir sa place, y tenir le rang qui lui appartient autant qu'à tout autre Etat de l'Union. Ne serait-ce donc pas une monstruosité de nous voir, chez nous, à nos frais, éclipsés, déplacés, presqu'engloutis sous la masse des produits étrangers ?

Il n'en sera pas, il n'en peut être ainsi. Nous possédons plus qu'il ne nous faut pour faire brillante figure dans cette grande fête de l'industrie. Nous sommes avertis à temps. Nous avons huit mois pour nous préparer, pour faire nos collections, pour combiner et ordonner une exhibition fort attrayante, au sein de la grande Exposition générale. Il faut nous mettre immédiatement à l'œuvre et n'épargner ni temps, ni peine, pour montrer au monde, parce que nous avons déjà, tout ce que nous pouvons bientôt obtenir; parce que nous sommes, dès aujourd'hui, tout ce que nous pouvons devenir demain.

Le moment est solennel, C'est le problème de notre avenir que nous avons posé hardiment devant l'humanité, et qu'il nous faut, de toute nécessité, résoudre victorieusement, sous les yeux de cette même humanité que nous avons choisie comme juge.

Jamais pareille occasion ne s'est offerte à nous de nous affirmer à la face du monde ; jamais, peut-être, il ne s'en présentera une semblable. Ne nous faisons pas d'illusion à cet égard ; une si étonnante chance manquée, c'en est fait à tout jamais ; quoi que nous fassions, plus tard, nous ne parviendrons pas à la faire surgir de nouveau. La fortune est non seulement inconstante, mais rancunière, et elle portera, avec complaisance, ailleurs, ses faveurs que nous aurons dédaignées.

Ils seraient bien coupables, ceux qui, à la veille d'un si grand événement, unique dans notre histoire, ayant brigué l'honneur, assumé, la responsabilité de diriger nos affaires, nous exposeraient, par leur négligence, par leur incapacité, à devenir, dans quelques mois, un objet de risée, sinon de dégoût, pour le monde entier. Car, enfin, au milieu de toutes ces paroisses rurales, de tous ces villages, si dignes d'intérêt et de respect par leurs travaux, par leurs luttes désespérées contre les nécessités de la vie, par leurs résistances aux attaques incessantes dont est l'objet l'industrie qui les fait vivre, il y a une paroisse centrale, celle d'Orléans, une grande ville capitale, celle du Croissant.

Que font nos administrateurs pour les embellissements, pour l'assainissement, ou, simplement, pour la propreté de notre ville ? Au milieu des immondices, et, parfois, de l'obscurité complète de nos rues, leur sang-froid, leur aplomb a de quoi confondre. Volontiers, comme, jadis, un général disait devant un pays anxieux à la veille d'une grande guerre : "il ne nous manque pas un bouton de guêtres," ils s'écrieraient, à la veille de notre grande Exposition : "il ne nous manque pas un tampon." Qu'ils y prennent garde ; au lieu de procurer à la Nouvelle-Orléans un Austerlitz industriel, ils pourraient bien lui préparer un désastre.

Le Foyer Créole, paroisse St-Jacques, Louisiane, du 13 février :

La chaleur continue à se faire sentir; la sève se développe de plus en plus, et déjà les arbres commencent à se parer de menues feuilles. Le moqueur lui même a repris ses chants harmonieux.

Ce faux printemps nous offre une saison délicieuse, que chacun apprécie, mais qui pourrait bien être funeste aux arbres à fruits si l'hiver venait à réclamer quelques uns des jours qui lui restent sur la table du temps.

En attendant chacun profite des beaux jours, et s'occupe soit à nettoyer les terres à riz, soit à planter les cannes, soit... à venir assister aux mariages, qui, entre parenthèses, sont à l'ordre du jour.

Pour en revenir aux cannes, avec la continuation de la chaleur, il est fort probable que la dernière n'aura pas été mise en terre, quand déjà les premières plantées auront assez bourgeonné pour marquer les rangs.

—La station du M. V. Railroad connue sous le nom de Convent est définitivement fixée sur la propriété de M. Lucien Thibodaux. La compagnie livrera sous peu un chemin convenable pour s'y rendre.

Depuis dimanche le changement suivant a eu lieu :

Les trains venant de Bâton-Rouge arrivent à Convent à 8 heures 2 minutes, le matin, et reviennent de la Nouvelle-Orléans à 7 heures du soir.

—En rendant compte du bruit qui a été fait au magasin de M. H. C. Colomb la semaine dernière, nous avons dit ; 8l M. Colomb en voyant frapper son père etc. Il faut croire que nous étions mal informé, car M. Colomb nous assure qu'il n'a eu qu'une heure après que son père avait été frappé.

—Marié à la Chapelle St-Joseph, par le Rév. P. Duret, lundi, 4 février 1884, M. Eugène Oubre à Mlle Marie Haltman.

Marié à la Chapelle St-Joseph, par le Rév. P. Renaudier, mercredi, 6 février 1884, M. Alphonse Shexnaildre à Mlle Delphine Bourgeois.

Marié, à l'Eglise St-Michel, par le Rév. P. Kempenich, samedi, 9 février 1884, M. Numa Millet à Mlle Zoé Brignac.

Marié, à l'Eglise St-Michel, par le Rév. P. Renaudier, lundi, 11 février 1884, M. Alexandre Donaldson à Mlle Thérèse Como.

Marié, à la Chapelle Ste-Marie, par le Rév. P. Kempenich, mardi, 12 février 1884, M. Lucien Chauvin à Mlle Louise Letelle.

Nos meilleur souhaits de bonheur aux jeunes époux.

—M. W. H. Lawton qui, depuis plusieurs années, remplissait avec honneur les fonctions de juge de paix du second district s'est vu forcé, pour cause de santé, de donner sa démission.

Nous apprenons avec plaisir que le juge Raphaël Beauvais a cédé aux instances de ses nombreux amis et a consenti à remplir ces fonctions pendant le reste du terme.

—Décédée, jeudi 7 février 1884, Mme Octave Matherne, à l'âge de 45 ans.

Les funérailles ont eu lieu vendredi après midi à l'Eglise St-Michel.

Nos compliments de condoléances à la famille.

La Croix Fédérale, organe suisse, publiée à New-York :

Nous commençons le mois de février en annonçant à nos compatriotes et à nos amis une importante modification qui s'est faite dans la publication de la "Croix Fédérale." La raison sociale devient à partir d'aujourd'hui : SALTZMAN & Co. Cette nouvelle administration, qui s'est adjoint des rédacteurs sérieux et dévoués, donnera au journal suisse une nouvelle impulsion et une base solide et inébranlable.

—D'après des renseignements un peu pessimistes, peut-être, de vives inquiétudes régnent parmi les ouvriers jurassiens et les petits établissements relativement à des faillites déclarées ou devenues imminentes à Bienne, aux Ponts et ailleurs. On produit dans le genre courant pour qu'il ne s'accumule pas des stocks entraînant des pertes d'intérêts d'autant plus sensibles que la concurrence a réduit le bénéfice à sa plus simple expression.

La *Revue* dit que notre industrie horlogère, la perle de notre génie industriel, tourne actuellement dans un cercle vicieux ; les bénéfices étant très minimes, il faut produire beaucoup pour couvrir les frais généraux, et comme on produit beaucoup, on accroît la concurrence qui réagit à son tour sur les prix.

A ces circonstances fâcheuses vient s'ajouter la difficulté d'obtenir des réglements des intermédiaires, surtout en Allemagne, où la confiance dans un avenir pacifique est loin de constituer la note dominante. Les maisons allemandes, qui ne peuvent écoular que lentement leurs marchandises, et sont obligées de faire des crédits prolongés, ont souvent de la peine à faire honneur aux traites acceptées par elles ; elles en demandent le renouvellement à deux ou trois reprises, parfois avec de petits acomptes, et les affaires traînent ainsi en longueur. De son côté, le fabricant doit payer ses ouvriers au comptant, et s'il n'est pas solidement épaulé, ses ressources s'épuisent dans des crédits exagérés, qu'il ne peut refuser sans risquer de perdre ses pratiques.

Tel est le tableau sombre, trop sombre peut-être, de la situation dans laquelle se trouvent plusieurs de nos industries, l'industrie horlogère en particulier. Il est vrai que les affaires ne vont pas mieux chez nos voisins, et même en Amérique, où des milliers d'ouvriers sont sur le pavé.

D'après une opinion assez répandue à Berne, dans les cercles en général bien informés, la situation se détendra au printemps par un "revirement pacifique" et la confiance reviendra peu à peu. Les capitaux afluueront de nouveau dans les industries, qui, présemment soutenues par cet élément fuitif, pourront attendre des jours meilleurs, sans être forcées de produire au-delà des besoins.

D'un autre côté, nous lisons dans le "Petit Comtois," de Besançon que la fabrique de cette ville se plaint aussi. Elle va être forcée d'abaisser ses prix pour lutter avec la Suisse, qui inonde la France de boîtes à des prix très bas.

—Voici les renseignements que le consul belge à Zurich adresse à son gouvernement sur l'état de la fabrication des soieries en Suisse :

Les fabricants de tissus de soie sont un peu plus satisfaits de l'année écoulée que des exercices précédents. Les ordres de l'Amérique et de la France affluaient en bon nombre, tout le monde travaillait avec la plus grande activité, et la production est arrivée à un chiffre que jamais qu'ici on n'a jamais atteint. Cependant, à l'exception de la France, les pays continentaux se sont plutôt retirés de notre marché.

La fabrication anglaise s'est étendue et la consommation, par contre, y a diminué; l'Autriche et l'Allemagne ont élevé leur tarif douanier et n'importent que la moitié de ce qu'elles achetaient autrefois. L'Italie fabrique les mêmes articles que la Suisse et les protège par des droits élevés ; l'Espagne en fait de même. Quant aux marchés des Indes orientales, ils renoncent de marchandises, et l'Amérique du Sud aime à se pourvoir à Paris. Si, toutefois, nous avons vendu plus que jamais, c'est grâce à l'Amérique du Nord, qui nous a fait des achats pour le chiffre étonnant de 31,342,600 francs.

Il est évident que cette concentration de nos intérêts sur un seul pays n'est pas sans danger, mais, faute d'autres débouchés, on est fort satisfait pour le moment et l'on espère qu'aux prix d'efforts sérieux, nos fabricants continueront à soutenir avantageusement la concurrence étrangère sur un terrain égal pour eux tous. Il faut constater un progrès essentiel dans la fabrication et plus d'habileté à s'adapter aux besoins variables de la consommation.

CHEMIN DE FER LOUISVILLE & NASHVILLE.—Tous les trains de ce chemin de fer, qui arrivent à la Nile-Orléans, sont depuis quelques jours encombrés de voyageurs venant de tous les points de l'Union. Les autres railways ont également un contingent considérable de touristes qui accourent ici pour assister à nos grandes féeries du carnaval, mais jusqu'à présent le *Louisville and Nashville* l'emporte sur tous.

On choisit cette voie de préférence à cause des grands avantages qu'elle offre et que nous avons maintes fois signalés. Sous le triple rapport de la rapidité, du confort et de la sécurité, elle est sans rivale aux Etats-Unis. Ajoutons qu'elle a pour administrateurs des hommes d'une remarquable énergie et d'une expérience consommée.

Au nombre de ces derniers, nous nous plaisons à ranger M. J. T. Harahan, surintendant-général, un des plus compétents et des plus populaires *railroad men* que nous connaissions. L'opulente compagnie qui a eu la bonne fortune de s'assurer ses services, n'aurait pu confier ses intérêts à des mains plus sures et plus habiles.

Nous lisons dans le *Moniteur Universel*, de Paris, du 25 janvier :

Hier, ont eu lieu à Saint-Sulpice, les obsèques de M. Pecquet du Bellet, dont le nom et les services ont été bien des fois signalés lors de la guerre de la sécession américaine. Défenseur zélé de la cause du Sud, il a vaillamment combattu à cette époque de sa personne et de sa plume en faveur d'intérêts qui lui étaient chers.

Ce homme de bien, à qui la générosité de son cœur avait fait de nombreux amis, a succombé à une longue et douloureuse maladie.

M. Jules Ferry a prononcé, le 29 janvier, à la Chambre, un discours sur l'intensité de la crise signalée au Parlement de France. Le *Temps*, de Paris, en a publié une analyse, dont nous extrayons le passage suivant :

"Si, a dit le chef du cabinet français, une grande ville comme Paris souffre d'un excès de construction, serait-ce un bon remède, un remède approprié au mal, que de substituer à l'atelier privé, qui se liquide par la force des choses, un vaste atelier national qu'il faudrait bien liquider quelque jour ?" On assure qu'il y a en ce moment une crise qui appelle des mesures urgentes. Mais cette crise existe-t-elle ? "Je fais appel à chacun de vous, s'écrie l'orateur, et je demande d'une manière générale, et abstraction faite de la situation de l'industrie parisienne à laquelle je viendrai tout à l'heure, s'il y a une crise industrielle dans le sens d'un désastre exceptionnel et qui appellerait d'urgence les plus grands remèdes.... Non, messieurs." Que l'on consulte les chiffres de notre commerce extérieur, pendant le dernier trimestre de 1883 : ils accusent une reprise des affaires, par rapport au trimestre correspondant de l'année précédente. Les indications fournies par la rentrée des impôts ne sont pas moins rassurantes. Diverses industries, comme l'industrie lyonnaise, ont traversé des épreuves terribles, et elles en sortent "à force d'énergie, sans rien demander à l'Etat." Au Havre, à Rouen, à Bordeaux, a-t-on connaissance qu'il existe aujourd'hui une crise particulièrement calamiteuse ?

La vérité est tout autre, dit M. Jules Ferry, et c'est comprendre d'une singulière façon l'intérêt national et industriel de notre pays que de représenter l'industrie française comme une industrie agonisante. "Il est du devoir du gouvernement de protester." La vérité, c'est qu'il y a, en ce moment, à Paris, des souffrances qui sont des plus dignes de sollicitude mais qui, elles-mêmes, sont loin de constituer un état de crise et de justifier des moyens extraordinaires. C'est par un pur abus de mots que l'on parle d'une crise ouvrière ; les statistiques du Mont-de-Piété et des bureaux de bienfaisance sont là pour attester, au contraire, que la situation serait plutôt meilleure cette année. Pendant le dernier trimestre de 1883 et la première quinzaine de janvier 1884, les opérations du Mont-de-Piété ont présenté, dans leur ensemble, des chiffres qui dénotent une aisance plus grande que pendant la période correspondante de l'année 1882 et de janvier 1883. La somme des dégagements a augmenté. Aux bureaux de bienfaisance, où toute aggravation de la misère a naturellement son contre coup, il n'y a pas accroissement dans le nombre des inscriptions. Voilà des faits.

Certes, dans certaines industries parisiennes, il y a un malaise indéniable ; mais, dans d'autres, on constate une reprise des affaires. M. Jules Ferry, entrant alors dans de très intéressants détails, a fait connaître la situation des principales industries de Paris. Nous ne pouvons que renvoyer à cette partie de son discours. On y retrouvera des faits que nous avions pu déjà mettre au jour, notamment sur la crise de l'ameublement et sur l'industrie des jouets, ainsi que des renseignements nouveaux sur ce qu'on nomme la crise du bâtiment. Il s'est produit à Paris un excès de construction tel, qu'on est menacé d'une "crise des propriétaires". L'industrie du bâtiment a fait des folies, et la crise, on peut le craindre, n'est pas encore à son dernier degré de gravité. Mais, s'empresse d'ajouter M. Jules Ferry, "je dis que, si le Parlement avait ce pouvoir magique de constituer un grand atelier national de bâtisse, à l'heure qu'il est, il faudrait supplier de n'en pas user." Tout ce que l'on peut faire, c'est de couvrir la retraite de l'industrie du bâtiment. Or, n'est-ce pas surtout à la Ville de Paris de faire cet effort ?

Le même journal, parlant du discours de M. Henry Maret, à la même séance, s'exprime ainsi :

Il y aurait pourtant quelques bonnes choses à extraire du discours de M. Henry Maret, notamment ce qu'il a dit des moyens qui font croire au peuple que tout est possible par la force. "Mais, ajoute l'orateur, vous pouvez juger de leur influence par les élections ; ce n'est là qu'une faible partie du peuple." Vérité qui semble presque banale, mais qu'on est heureux d'entendre proclamer par des hommes comme M. Henry Maret. Oui, on ne le redira jamais assez, nos populations laborieuses ont une intelligence bien plus réelle des conditions du progrès social que ne le feraient supposer les audaces de langage de maint orateur de réunion publique. La richesse ne s'improvise pas, ni le capital ; il n'y a point de baguette de fée pour transformer l'état économique d'un pays. Les individus ne peuvent améliorer leur sort qu'à force de labeur, de patience, de sacrifices, et, suivant la mâle parole de Montesquieu, sous le gouvernement républicain surtout, à force de vertu. Le peuple, dans son immense majorité, le sent ; nous n'en voulons pour témoignages que le travail acharné de notre démocratie des campagnes et l'attitude si calme, si confiante, de nos ouvriers des villes. Qu'on propose de leur faire l'aumône, ils seront les premiers à s'indigner.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, du 28 janvier, parlant de l'abolition de la juridiction consulaire allemande en Tunisie, fait une étude de la situation de ce pays depuis que la France y a pris la direction des affaires et se plaît à en constater la prospérité croissante.

A la suite des changements politiques qui se sont produits dans la Régence, dit la feuille gouvernementale, la population européenne s'est accrue en nombre, sans tenir compte, bien entendu, de l'armée d'occupation.

Les troupes ont entraîné derrière elles une foule de gens qui ont établi des cantines, des cafés, des auberges et débits de boissons de toutes sortes.

L'occupation a également attiré un certain nombre de travailleurs, pour la plupart Italiens, qui sont employés aux travaux des ponts et des télégraphes.

Tandis qu'auparavant les Européens se gardaient de pénétrer dans l'intérieur de la Régence et, même à l'exception de Tunis et de la Goulette qu'en très petit nombre les villes du littoral, ils n'ont plus hésité à s'établir sur tous les points du pays depuis la construction du chemin de fer français.

WERLEIN HALL.—Empressons-nous de le dire, le début des artistes français a été heureux au Werlein Hall.

Nous en faisons l'aveu, ce n'était pas sans préventions que nous nous nous étions rendu là; nous craignions d'assister à l'une de ces représentations préparées à grande vitesse, où les accrocs sont de tous les instants, où tout est déplorablement négligé, costumes, décors, accessoires.

Eh bien, vite il nous a fallu reconnaître que nous avions tort.

Sans doute *La Grande Duchesse* a été montée très hâtivement; sans doute il a fallu exiger de plus d'un sujet des efforts de mémoire ; mais en cela on n'a pas marchandé.

Chacun y a mis du sien, et c'est justice de convenir que la représentation a été extrêmement satisfaisante, et le public qui était là, public assez nombreux, a passé une excellente soirée.

A coup sûr la très grande majorité a été surprise et très agréablement ; le joli ouvrage d'Offenbach a marché beaucoup mieux qu'on ne l'avait supposé.

C'est certainement un tour de force qu'ont accompli là les artistes.

On doit féliciter la troupe dans son ensemble, et de cet ensemble il est juste de détacher Mmes Sholia et Roux, MM. Paget et Mussy.

Mme Sholia a reçu de l'auditoire le meilleur accueil ; à deux ou trois reprises on lui a même demandé bis.

M. Paget apporte beaucoup d'intelligence dans le rôle de Fritz. Au second acte il a de fort égayants détails dans cette scène de séduction dont, pour le coup, la femme fait tous les frais, et que le gars écoute avec une naïveté de Joseph dont est stupéfiée la Puisiphar de Gerolstein. Bien détaillé son récit chanté de la bataille et du champ de bouteilles.

Force rondeur dans le Boum de M. Mussy ; de la couleur un peu forcée, diront quelques-unes. Mais quoi ? le général Boum n'est-il pas d'un bout à l'autre une caricature des plus accentuées. Qu'importe donc que l'interprète multiplie les charges dans cette charge. Pourvu qu'elles soient amusantes, le parterre est conquis; et M. Mussy a été amusant.

Mmes Roux, Dussonsson, MM. Firier, Dupuis, Alexandre, Bourbon, tous enfin ont convenablement tenu leurs places, et méritent d'être encouragés.

Mlle Gossi, le corps de ballet et M. Novissimo ont dansé au 3ème acte un Divertissement fort goûté et dont plusieurs parties ont été bissées.

Chœurs et orchestre ont convenablement marché; et ajoutons que les costumes des sujets, des choristes et des danseuses se distinguent par le goût et la fraîcheur. Tout cela est battant neuf.

Nous le répétons, cette soirée d'ouverture est du meilleur augure. Elle prouve que cette troupe d'opérette improvisée et dont la mise en train a été si prompte, doit valoir à notre public bien des soirées attrayantes.

Le théâtre lui-même a été repeint à neuf, on y est confortablement assis, et se plaît on se le donne pour 50 cents. Comment ne pas prêter tout son appui à des artistes malheureux qui présentent une aussi attrayante carte d'introduction.

Cet appui ne leur manquera pas ; c'est ce que nous paraît établir la représentation qui vient de finir et au cours de laquelle on n'entendait que des paroles sympathiques à l'adresse des interprètes de *La Grande Duchesse*. Nous aimons à nous faire l'écho de cette sympathie-là.

CONCERT DE MME RAISIN—Lundi prochain, à la salle de l'Union Française, sera donné un concert vocal et instrumental. Outre la bénéficiaire, on entendra, entr'autres, MM. Météné dans *La Sérénade* et *l'Amour Charlatan*, de Cello ; Ch. Amstuts, violon, dans *Le Carnaval de Venise*, de Singer, et *Thèmes et Variations* de Paganini.

Dès que nous aurons reçu les programmes de cette soirée intéressante sous tous les rapports, nous en reparlerons. Les billets s'en placent rapidement.

Prix du billet cinquante sous.

CERCLE DE LA HARPE EOLIENNE.—C'est ce soir qu'a lieu le Concert de la Harpe Eolienne. Le programme s'en compose ainsi : Pour la partie vocale : Chœur des Buveurs de *La Jaire* ; *La Madeleine de Silvio*, par M. Jos Dufilho ; *Le Pâlerin de St Just*, par M. Alf. Théard ; *Les Mille et une Nuits*, chœur ; duo de *l'Puritani*, par MM. Jos et Auguste Dufilho, *Moine et Bandit*, par M. Aug. Dufilho ; *Sancta Maria*, avec accompagnement de violon, par MM. A. Théard et H. Bayon, *Le Beau Danube bleu*, chœur.

Pour la partie instrumentale : Duo concertant pour violons, par MM. J. J. Sarrazin et Bayon. Solo de violon [*Faust*] par M. H Bayon.

Ce concert complimentaire se donne à la Salle de l'Union Française.

GRAND OPERA HOUSE.—Encore trois représentations du drame à spectacle *The Silver King* interprété par une troupe qui a produit ici la plus flattueuse impression. Grand luxe de décors, effets de scène très ingénieux.

Dimanche début de la troupe dramatique de Augustin Daly.

THEATRE ST-CHARLES.—Les Ménestrels de Leavitt auront vain une semaine fort productive au St-Charles. C'est justice ; on trouverait malaisément des sujets supérieurs à ceux-là dans ce genre dont la popularité ne s'use pas.

Dimanche, nouvelle combinaison qui débutera dans le drame *The White Slave*.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—La comédie *Chris et Lena* est bien un cadre calculé pour mettre en lumière les qualités si précieuses de ces deux comédiens toujours applaudis, MM. Baker et Faron. Elle leur vaut un succès chaque jour et à la caisse une belle recette.

Elle sera répétée ce soir.

Dimanche, Mlle Rhéa dans *Fros-Fros*.

LA ESTUDIANTINA—Les Etudiants Espagnols donnent demain, samedi, une Matinée au Fort Espagnol. Le concert commencera à midi. Programme très varié et du meilleur goût.

EXHIBITION ORIENTALE.—C'est décidément un succès que cette exposition. Les visiteurs se font plus nombreux chaque jour, et tout le monde est d'accord pour reconnaître que MM. Ali et Kaurt possèdent là une des plus belles collections qui soient de tous les produits de l'art oriental, fort avantageusement certains rapports.

Ne négligez pas d'aller examiner ce somptueux bazar.

Les expériences des diverses espèces de poudres prismatiques faites à la Spezzia, Italie, avec le premier canon de 100 tonnes destiné au cuirassé *Italia*, sont terminées.

Les résultats ont été excellens, mais non supérieurs à ceux qui ont été obtenus l'année dernière, avec la poudre cubique progressive de Fossano.

Les personnes compétentes sont cependant d'avis que les nouveaux canons de 100 tonnes, dont trois sont attendus sous peu à la Spezzia, feront mieux sortir les avantages des poudres prismatiques.

Ces nouveaux canons sont entièrement en acier; ils ont une chambre de combustion un peu plus grande et sont aussi plus longs ; de sorte qu'on pourra employer avec eux des charges encore plus fortes.

La plus forte charge qu'on ait expérimentée avec le premier canon de 100 tonnes a été de 360 kilogrammes, c'est-à-dire qu'elle est supérieure de 120 kilogrammes à celles des canons du *Duilio*.

Avec les canons de 100 tonnes du *Duilio* on a obtenu 10,500,000 kilogrammètres ; avec le premier canon de l'*Italia*, on est arrivé à 14,400,000 kilogrammètres. On espère obtenir davantage avec les canons du *Lepanto*. Quant à ceux encore plus puissans de *Lauria*, du *Morosini* et du *Doria*, on compte dépasser 17 millions de kilogrammètres.

Chaque tir du *Duilio* revient approximativement à 1,200 fr.; chaque tir des canons du *Lepanto* au moins à 1,400 fr.

En employant des projectiles d'acier, ces prix s'élèveront à 2,200 fr. pour le *Duilio* et à 2,400 fr. pour le *Lepanto*, sans tenir compte bien entendu de l'usure de la pièce ni de l'amortissement du capital employé.

Dis donc Guss', c'est vrai qu'tu tires à la conscription c't'année ?

—Oui... mais ça ne m'inquiète pas.

—Ah ! t'as donc un cas d'exemption ?

—Pour sûr !... J'aime pas le bœuf !!

Nous lisons, dans la *Liberté*, de Paris, du 31 janvier.

En attendant que M Jules Ferry termine le grand discours qu'il a commencé sur la situation économique et que nous puissions apprécier dans leur ensemble les idées du président du conseil, il est un point qu'il a abordé incidemment et qui mérite d'être spécialement étudié.

M. Jules Ferry a parlé du projet, déjà ancien, de construire des logements à bon marché pour les ouvriers, en regrettant qu'il n'y ait pas encore été donné suite. Une convention dans ce but avait été conclue entre la ville de Paris et le Crédit Foncier de France ; mais elle n'est pas l'agrément du conseil municipal, et la chose est restée définitivement suspendue. Le gouvernement déserait qu'elle pût être reprise. Il y voit un moyen de diminuer les charges de la vie pour les travailleurs de la capitale, et il est, en effet, certain qu'une réduction notable dans le prix des loyers serait, pour les petits ménages ouvriers, une économie considérable.

Nous aussi, nous voudrions que cette combinaison vraiment philanthropique ne fût pas abandonnée. C'est une des solutions pratiques du problème de la vie à bon marché, qui renferme lui-même toute la question des salaires.

La crise de l'industrie vient essentiellement, on pourrait même dire exclusivement, des prétentions croissantes des ouvriers à être rétribués au delà de ce que comportent les conditions actuelles de l'industrie. De là l'exagération du prix de la main d'œuvre, qui ne permet plus à nos producteurs de lutter avantageusement contre la concurrence étrangère; de là les grèves qui ruinent la fabrique française en suspendant brusquement le travail; de là le chômage qui met l'ouvrier dans la misère.

Si, pour vivre, se loger et se nourrir, l'ouvrier avait moins à dépenser, il pourrait réduire ses exigences sans s'imposer de dures privations, et un grand pas serait fait vers la paix définitive du capital et du travail.

Les logements à bon marché, le développement des sociétés de consommation seraient deux moyens excellents pour atteindre le but. Nous approuvons fort M. Jules Ferry d'avoir appelé, sur l'un des points de cette importante question, la construction des maisons ouvrières, l'attention des pouvoirs publics.

La souscription nationale pour le monument Gambetta s'élevait, le 1er février, à Paris, à la somme de 343,217 fr. 35 c.

Décédée hier, à quatre heures et demie de l'après-midi, à l'âge de 7 jours. ALICE KERNION, fille d'Anatole L. H Kernion et d'Hélène Campbell.

Une messe solennelle sera célébrée vendredi prochain, 15 du courant, à 7 1/2 heures, à l'Eglise de l'Archevêché, pour le repos de l'âme de feu PAUL ROE. Les parents et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve. 13 fév—2f

MESSIEURS PELLORCE & CO,
No 25 rue Carondelet, N. O.

Ont l'honneur de faire savoir aux amateurs de plaisir de fraises et d'autres fruitiers, qu'ils quitteront la ville dans quinze jours, et de profiter du beau temps et de la saison pour semer et planter. Le professeur Richard Châteaux sera chargé de recevoir des ordres et de nous les transmettre pour être remplis. 10 fév—15f

RICHARD FROTSCHER,
MARCHAND DE GRAINES,
15 & 17 rue Dauphine, N.-O., Lne.

MON fonds de GRAINES est le plus vaste au Sud ; j'y appelle l'attention de tous ceux qui tiennent des GRAINES pour PLANT FRAICHES et de PREMIÈRE QUALITE. POMME-DE-TERRE pour plant, une spécialité. Ordres respectueusement sollicités. Mon manuel des jardins de 1884 est envoyé FRANCO à tous les demandants. Toutes communications promptement considérées. 30 janv—1m.

DEMANDES.

ON demande—Une bonne capable. Doit être bien recommandée. S'adresser immédiatement au No 511 rue du Canal. 15 fév - 2f

DE $500 à $1000 COMPTANT—On désire acheter, pour une de ces sommes, une maison dans le 2me ou le 3me District. S'adresser par lettre à CASM, à ce bureau. 12fév 7f

On demande à louer une maison ou cottage de deux étages, jusqu'au premier octobre, et après si on est satisfait. Il faut qu'il y ait au moins quatre chambres à coucher, une chambre à bain, et une cour. S'adresser aux initiales C. R P. à ce bureau, faisant connaître la situation de la propriété et le prix de location. 3 fév —

Demande de Leçons et de Traductions

MME S. DE LA HOUSSAYE désirerait donner des leçons de français, soit dans quelque maison ou institut ou de la Nlle-Orléans, soit au domicile des élèves.

Elle se chargera aussi de toutes copies ou traductions que l'on voudra bien lui confier.

Pour plus amples informations, s'adresser aux bureaux de "L'Abeille." 21fév—

Demande d'emploi.

UN jeune homme, ayant la connaissance des affaires, désire trouver un emploi, comme comptable, collecteur, etc. Il peut fournir d'excellentes recommandations. N'aurait aucune objection à aller à la campagne. S'adresser par lettres à R., bureau du journal. 26déc—6f

A VENDRE.

Pour cause de départ.

UN CAFÉ bien achalandé et parfaitement situé. S'adresser à

—A—

A. PRADOS, Jr.,
No 21 Passage de la Bourse.
10 janv—2m

LES DERNIERES ET PLUS grandes nouveautés —DE— NATTES DE CHINE, A. Brousseau's Son 17.....RUE DE CHARTRES..... TAPIS

Le plus grand stock au Sud.

Prix qui conviendront à tout le monde. 6janv—1an

LEON QUEYROUZE,
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET DE LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest,
97 RUE DECATUR,
mars—1an Nlle-Orléans.

Aux Planteurs Sucriers.

MATERIAUX DE STEELE OHIO ELM POUR Barils à Sucre.

Les meilleurs et les meilleur marché faits. Nous défions la concurrence. N'achetez pas ailleurs avant d'être venu chez nous.

Gypsum ou Plâtre de Terre,
Phosphate Fiente et Farine de Coton

Mais préparés pour le mélange selon notre formule, faisant

l'Engrais le meilleur et le meilleur marché

connu pour les

Terres à Sucre et à Coton.

Les plus forts rendements de sucre qui se soient jamais vus sur le Tèche l'an dernier, ont été où la terre avait été enrichie par cet engrais. Le sout à vendre à des prix sans limites par

JOHN T. MOORE Jr. & CIE.
27, 29 et 41 rue Tchoupitoulas,
5fév—3m D Mar J Nouvelle-Orléans.

Nouveau magasin de graines.

MARCHANDISES toutes fraîches, fournies par les meilleures maisons du nord et de l'Europe.

Demandez au Prix Courant.

C. W. EICHLING Marchand Grainier
Rue Dumaine 47, entre Chartres et Royale.

Les ordres de campagne sont respectueusement sollicités 8fév—1m D Mar J

Avis au Public.

M. G. DUPUY, agent de Réclamations Franco-Américaines, s'occupera d'examen de Dossiers de Cours, de Collections, de Correspondances et d'Affaires litigieuses.

Bureau, 117 rue Royale.

8 fév—1m Mar,J,D

Plant de Riz.

A VENDRE, un lot choisi de plant de riz, sans rouge, cultivé tout exprès pour plant, en terre nouvelle. S'adresser à

Gildère, Bay & Cie.,
50 rue de l'Union.
8fév—1m—Dim,Mar,Jeu.

B. TREMOULET,